

RELATION VÉRITABLE,

De ce qui s'est passé à Perpignan dans le mois de décembre de l'année dernière.

L'Affaire commença par un duel entre un citoyen patriote & un grenadier de Cambresis qui avoit eu dispute avec lui la veille, c'est-à-dire, lundi du 4 au 5, jour de Ste.-Barbe, qui étoit précisément l'anniversaire du 5 au 6 décembre de l'année précédente, jour fameux du club des amis de la paix. Ce jour-la lundi, les esprits étoient animés & se rappeloient ce jour de destruction. On s'avisa de chanter *ça ira*; *les patriotes à la lanterne*; un citoyen patriote prend parti, propose le cartel pour le lendemain mardi. Arrivés sur le champ de bataille, dans le temps que le patriote arrangeoit son mouchoir autour du poignet, il reçoit un coup de sabre dans le ventre par son adversaire; qui lui dit, tiens voilà le traitement réservé aux patriotes. Des paysans accourent, portent ce malheureux à l'hopital; on crie vengeance: aux armes, patriotes; on court chez M. Cholet (c'est le général); on le mène durement; on le force de se transporter au département; là on veut l'obliger à signifier au régiment de Cambresis l'ordre de partir sur l'heure; il refuse. Ce Commandant lassé de demeurer au département, prend le parti de s'esquiver

par la porte de derrière, favorisé par un personnage qui l'accompagnoit. On les prend tous les deux en flagrant-délit ; on les force à rentrer : jugez des douceurs qu'on leur prodigua à l'un & à l'autre ; imaginez - vous que M. Cholet étoit menacé de la lanterne pour prix de ses exploits, disoit-on. Enfin il ne put sortir de cet hôtel que vers la nuit avec le secours de la troupe de ligne & de la gendarmerie nationale : il fesoit dans ce moment un tems affreux, une pluie des plus fortes. Cependant les officiers de Cambresis se mettent en devoir d'exécuter un infame projet qu'ils avoient conçu. Ils vont au quartier à 11 heures du soir, encouragent les soldats à prendre les armes (ce qu'ils firent), & à venir avec eux à la citadelle, partager la victoire qui les attendoit. Alors le lieutenant-colonel M. de Bordes, brave homme, avec 3 ou 4 autres officiers font signe aux soldats de ne point obéir : heuresement ils prennent ce parti. Alors le corps d'officiers va à la citadelle ; là ils font le complot d'aller chercher M. Cholet pour l'engager à donner ordre au régiment de venir le joindre à la citadelle. Cet ordre fut donné ; le régiment refuse, disant que c'etoit la municipalité seule qui avoit le droit de les requérir. Alros M. Cholet se retire chez lui à deux heures du matin ; dans ce même instant que l'on machinoit ces horreurs, les patriotes dormoient, & les malveillans se rendirent en foule à la citadelle pour paroître dans un état de défense imposant & terrible, & aider les manœuvres perfides de nos ennemis. Mercredi dès le matin, les citoyens commencèrent à crier de nouveau qu'ils vouloient absolument le départ de Cambresis, lorsqu'une députation de ce même régiment se présente à la municipalité, déclare qu'on a voulu les forcer pen-



dant la nuit de monter à la citadelle ; que leurs officiers y sont retirés, & que le plus court parti est d'aller les surprendre ; ils s'offrent même pour cette expédition. Alors les cris de vengeance se changent en vive Cambresis ; alors toute la garde nationale prend les armes, même les prêtres ; tout le seimnaire étoit en habit court, le fusil sur l'épaule, rangés en bataille ; les canons fureut placés dans les différentes avenues de la citadelle pour se défendre contre les Chasseurs de Roussillon, qui y étoient en garnison, ainsi que les autres qui s'y étoient réfugiés. On coupoit les vivres à la citadelle, on tiroit déjà quelque coup de fusil, lorsque la municipalité arriva, le pont-levis levé s'abaisse à la voix du maire (M. Guiter prêtre). Il signifie au lieutenant-colonel des Chasseurs l'ordre de partir sur l'heure. Après quelques rèfléxions il promet d'obéir, & le régiment des Chasseurs sort de la citadelle & de la ville sans battre un seul coup de baguette, sur la défense de la municipalité. Plusieurs mauvais citoyens avoient endossé l'habit de Chasseur ; mais les citoyens-soldats qui ont de bons yeux, les reconnurent, les accrochèrent & les mirent en prison ; ensuite on fut à la citadelle chercher les officiers de Cambresis, & on en amena 25 au Castellet. On eut soin à la porte de leur ôter le chapeau avec la cocarde, la croix de St. Louis & l'habit d'uniforme. Les soldats eux-mêmes leur servoient de valets-de-chambre. Le jeudi M. Cholet fut menacé ; on fut obligé de faire garder sa maison par les deux régimens & la gendarmerie nationale ; & enfin tout est tranquille dans ce moment-ci. On assure que les officiers & sergens de Cambresis qni étoient en détachement à Colliouvre & à Port-vendre ont décampé en Espagne par la montagne.

Quel étoit l'eſpoir des ariſtocrates de Perpignan ? étoit-ce de ſe venger de ce qu'à pareil jour, il y a un an, leur club fut détruit ? Cela peut-être ; mais les régimens nouvellement arrivés dans cette Ville ne devoient pas prendre part à cette querelle : je vois plutôt une trahiſon ſuſcitée par l'Eſpagne, & que ſi le complot eût eu un plein ſuccès, que les Eſpagnols ſeroient à préſent les maîtres de Perpignan. Raſſemblons les faits. C'eſt dans le même tems à-peu-près qu'on cherchoit à ſéduire M. Luckner & M. Wimphen ſur les bords du Rhin. Si nos ennemis du nord déſirent avec tant d'ardeur une de nos Places d'armes, il eſt à préſumer que ceux du midi ſont les inſtigateurs des révoltes d'Arles & de Perpignan.

A CARCASSONNE,
De l'Imprimerie de POLERE, TEISSIÉ & CHARTRAND.